

LE CROIX

15 juillet 2016

Une plongée palpitante dans la nuit des Karamazov

Par Didier Méreuze

Jean Bellorini et sa troupe signent une adaptation fleuve du roman du maître de la littérature russe. Cinq heures d'un théâtre de vie, de mort, d'interrogations sur les hommes et sur Dieu.



© Karamazov, de Jean Bellorini d'après Les Frères Karamazov de Dostoïevski. / C. Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

***Karamazov*, d'après Dostoïevski**

Carrière de Boulbon

C'est à l'heure où le soir tombe, loin des clameurs d'Avignon. Débarqués à Boulbon en navette ou en voiture, les spectateurs s'engagent, par grappes, sur le sentier caillouteux qui serpente vers la carrière, entre arbres, pierres et buissons.

Sur les bas-côtés, certains achèvent un frugal pique-nique. Tous, pris sous le charme de cette nature sauvage, perdue au milieu des collines de pinèdes, bercés par le chant des cigales. Tous excités déjà par les promesses de la longue nuit qui s'annonce. Ils ne seront pas déçus.

Cinq heures de spectacle

Invité pour la première fois par le festival, Jean Bellorini, le directeur du Théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis, y présente son adaptation des *Frères Karamazov*. Soit plus de 3000 pages, réduites ici des deux tiers pour raconter, en cinq heures d'un spectacle palpitant et dense, cette terrifiante histoire de famille, opposant un père à ses fils.

Le père, c'est Fiodor, le dépravé, oublieux de ses enfants – quatre fils dont l'un sera son assassin : Dimitri, l'aîné à la vie dissolue, venu réclamer sa part d'héritage ; Ivan, l'intransigeant, qui n'a que mépris pour la figure paternelle ; Aliocha, le pur, qui ne rêve que d'humanité heureuse. Et puis, il y a Smerdiakov, le bâtard, réduit à l'état d'homme à tout faire, de serviteur.

Sur fond d'intrigue policière (qui a commis le parricide ?), Dostoïevski, dans cette œuvre ultime, donne libre cours à toutes ses obsessions. Sur la société, la justice, l'injustice. Sur Dieu, sa présence ou son absence dans un monde en mal de spiritualité. Sur le Bon, sur le Mal. Sur le sort fait à l'enfant, à l'innocence sacrifiée. Sur l'amour, la foi, l'espérance, la charité.

Des thèmes, des interrogations que fait résonner, jusqu'au ciel, comme à l'infini, au milieu des falaises de la carrière, Jean Bellorini, plus maître que jamais d'un art du récit, direct, à la fois savant et populaire, entremêlant, sans jamais trahir l'un ou l'autre, théâtre et littérature.

Artisanat scénique

Pas de recours aux effets spéciaux, à la haute technologie. Les moyens employés sont exclusivement ceux de la scène et de son artisanat. Le décor est sobre : une simple datcha nichée aux pieds des hautes murailles de la Carrière. Dans une pièce, un salon, dans l'autre un orchestre. Au premier plan, deux petites cages de verre et des rails laissant apparaître et disparaître, le temps d'une séquence, de petits tréteaux glissants.

Toute la place est laissée aux acteurs, en contact permanent avec le public. Le prenant généreusement par la main, pour le conduire à travers les arcanes abyssaux du roman, pour lui en faire vivre, en même temps que les questionnements, les émotions.

Dès le début, le ton est donné avec, en ouverture un choral, réunissant toute la distribution. Suit l'intervention d'un coryphée expliquant, sur le mode épique, personnages et situations.

Un spectacle puzzle

Peu à peu, comme les pièces d'un puzzle, le spectacle s'organise, alternant scènes dialoguées et monologues d'anthologie : ici, la plainte douloureuse du Capitaine, humilié devant son enfant ; là, délivrée par Grouchenka, la prostituée au grand cœur, la fable de l'oignon donnée par Dieu à une mégère pour la sauver des enfers. Plus loin, repris par Ivan, le discours de l'Inquisiteur condamnant le Christ revenu sur terre, pour trouble de l'ordre public.

En homme de troupe, Jean Bellorini a réuni une distribution composée de comédiens fidèles, pour certains ses complices depuis ses années au lycée Saint-Michel de Picpus, à Paris ou au cours Claude-Mathieu.

Une distribution complice

À commencer par Jacques Hadjaje, le « père » au cynisme veule, qui y fut son professeur. Camille de La Guillonnière, dramaturge et conteur travesti, est tout aussi éblouissant qu'il l'était dans *Tempête sous un crâne*, adaptation mémorable des *Misérables*. De même que Clara Mayer, lumineuse Grouchenka ; Mathieu Delmonté, le Capitaine ; Karyll Elgrichi, la sombre Katerina...

Il faudrait les citer tous, sans oublier les quatre fils : Jean-Christophe Folly, Dimitri noir tout en puissance, en quête finale de rédemption ; Geoffroy Rondeau, Ivan désespéré ; François Deblock, Aliocha, le doux rêveur ; Marc Plas, le révolté.

Tous s'emparant avec une belle énergie communicative de leurs personnages, en épousant les affres, les contradictions, les tourments. Offrant au public, avec une vérité rare, leur humanité.

Didier Méreuze